

Les suffrages « Front national », reflets d'identités blessées

Signs of wounded identities among voters for the Front national

Pascal Duret

Number 53, Spring 2005

Identités : attractions et pièges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/011643ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/011643ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (print)

1703-9665 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duret, P. (2005). Les suffrages « Front national », reflets d'identités blessées. *Lien social et Politiques*, (53), 37–43. <https://doi.org/10.7202/011643ar>

Article abstract

Individuals who vote for the far right are often considered to have authoritarian personalities nurtured by exclusion and rejection. Sociological profiles constructed out of empirical analysis reveal different forms of political identity construction, related to a lack of recognition within the family and at work. Voting is then perceived as a means of rehabilitating oneself, a way to take oneself in hand while preserving a social tie.

Les suffrages « Front national », reflets d'identités blessées

Pascal Duret

Les électeurs du Front national (FN), parti d'extrême droite français, étaient moins de deux cent mille aux élections législatives de 1981, on en comptait deux millions aux élections européennes de 1984, plus de quatre millions aux élections présidentielles de 1988, et ils dépassaient les quatre millions cinq cent mille aux élections présidentielles de 1995, pour atteindre les six millions aux élections présidentielles de 2002. Ce score propulsa J.-M. Le Pen, le leader du FN, au second tour des élections. Jamais un parti d'extrême droite en France n'avait réalisé une telle percée. Cette montée du « national populisme » est perceptible dans toute l'Europe (Taguieff, 2004). Mais le vote Front national conserve une forte spécificité par rapport au vote des autres partis d'extrême droite européens. En effet, malgré ses scores élevés, le FN supporte une forte réprobation (dont il bénéficie tout à la fois) de la part du reste de la classe politique française, prête à lui

faire barrage par des alliances gauche-droite, dites alliances du « front républicain ». Du coup, il ne participe pas à la représentation nationale (il n'a pas de député et ne partage pas le pouvoir comme le FPÖ en Autriche, la Ligue du nord en Italie, le SVP en Suisse ou encore comme l'extrême droite hollandaise). Il est donc bien placé pour représenter la dernière alternative offerte aux électeurs. Enfin, ultime spécificité, les Français ont longtemps cru que le Front national (FN) n'avait pas d'avenir, qu'il ne représentait qu'un artefact sans lendemain, un signe de grogne voué à disparaître dès que ces électeurs retrouveraient leur esprit et se montreraient « raisonnables ». Ainsi, bien que la croissance de cet électorat soit des plus régulières, chaque nouveau scrutin conduit à s'étonner de l'ascension du FN. Les Français n'ont alors de cesse de se barricader derrière des murs d'indignation et de mépris pour mieux s'empresse d'oublier

ces suffrages jusqu'aux prochaines élections. L'impossibilité, après le score record des élections de 2002, de faire comme si rien ne s'était passé, et de continuer à cantonner ces électeurs dans un ailleurs éloigné, nous place devant l'obligation de les comprendre.

Les raisons de ce vote sont le plus souvent ramenées à des causes que des interprétations objectivantes ou probabilistes dévoileraient. Prenant le contre-pied de cette perspective explicative, nous avons choisi de mener une enquête compréhensive auprès de néo-votants FN. Les cas étudiés, loin d'être *idéaux* pour exemplifier ou illustrer une théorie préconstruite du vote Le Pen comme vote néo-fasciste, furent au contraire retenus en raison de leur aspect le moins extrémiste possible et puisés dans les catégories qui, statistiquement, désertent ce vote (institutrice, enseignant, étudiant...). Notre enquête de terrain auprès de

douze familles a duré dix-huit mois. Pour en rendre compte, la description monographique semble plus pertinente qu'une analyse thématique parce qu'elle évite d'éclater l'identité de l'individu en une pluralité de thèmes artificiellement disjoints. Cet article se propose en conséquence, en partant de deux cas, d'envisager comment, alors qu'on les croyait « raisonnables », des individus en arrivent à voter FN pour la première fois. Quelles identités expriment-ils ainsi, non réductibles au monde politique ?

Agnès : en désespoir de cause

Agnès, mariée, un enfant, est institutrice dans les quartiers nord de Marseille. Elle enseigne à des élèves en provenance d'Afrique noire ou de l'océan Indien (Comoriens). Elle donne beaucoup de sa personne (cours de soutien et alphabétisation bénévole). En première ligne dans une zone d'éducation sensible, elle a toujours eu une activité pédagogique intense, quand bien même la rudesse des conditions de travail incitait ses collègues à s'économiser. Avec le temps, elle a accumulé une véritable haine contre ceux d'entre eux, la plupart « socialistes bon teint », qui ont pour pires ennemis les électeurs de

Le Pen et pourtant « ne lèvent pas le petit doigt pour aider leur prochain ». Elle-même n'apprécie pas du tout Le Pen, qu'elle juge « vachement raciste ». Alors comment en est-elle venue à voter pour le Front national ? Il s'agit d'une ultime tentative d'ajustement face à un déni de reconnaissance qui affecte au moins les deux dimensions du respect d'elle-même et de l'estime de soi. Agnès n'est jamais reconnue comme elle le souhaiterait. D'un point de vue professionnel, ni les parents d'élèves, ni les élèves, ni son inspecteur pédagogique, ni même ses collègues ne comprennent son investissement. Seul son mari le reconnaît, mais elle attend de lui une autre forme de reconnaissance plus personnelle qu'il ne lui apporte pas.

Les parents d'élèves ne l'appellent pas Madame et encore moins Agnès, ni même maîtresse comme le font ses élèves. Il y a chez elle une véritable souffrance à apprendre que certains la confondent avec l'institutrice de l'année précédente, ou encore qu'ils ne savent pas ce que font leurs enfants, c'est-à-dire ignorent ce qu'elle leur fait faire. Car elle, justement, pense s'y prendre de manière tout à fait différente de ses collègues. Elle pourrait en parler des heures, mais à qui ? « Les parents du quartier Bernabo en général s'en foutent. » Elle en repère trois types.

— D'abord ceux qui « veulent savoir uniquement si le petit n'a pas eu froid, pourquoi il a taché son manteau et surtout comment ça se passe à la cantine et pourquoi les menus de la semaine n'ont pas été affichés ». Elle souffre de l'impossibilité d'avoir une discussion quelconque avec ces parents juste arrivés en France et qui pensent le plus sou-

vent qu'elle est là en fait pour faire de la garderie.

— Ensuite il y a les familles qui ont perdu tout espoir dans l'école : « lorsqu'on leur donne un rendez-vous, monsieur et madame arrivent pour faire promener le chien. Ils ne sont pas à l'heure du rendez-vous, bien sûr, parfois ils se trompent de jour. C'est pas grave ! Le plus important, c'est qu'ils sortent le chien, et qu'ils en profitent pour lui faire faire ses besoins sur mes fleurs. Je leur dis : “là, c'est pas possible”. Ils s'en foutent. Je leur explique les progrès de leur enfant en lecture ou en calcul et bon, ils écoutent, mais le plus grave et ce pourquoi ils sont prêts à faire une crise, c'est si le chien n'a pas pu pisser à l'aise dans les plates-bandes ». Avec ceux-là, elle ne peut guère plus expliquer ses choix pédagogiques et encore moins mettre en avant sa dimension personnelle.

— Enfin, de temps en temps, admet-elle, il y a des parents « normaux », c'est-à-dire qui correspondent à ses attentes minimales en matière d'intérêt pour le travail scolaire de leurs enfants et en matière de reconnaissance pour l'implication de l'enseignant : « ils viennent me voir, embêtés, eux me disent bonjour et s'intéressent à leurs petits. Ils sont très gentils et presque toujours me remercient. Ça fait tellement du bien ! Mais la plupart me disent, comme ça, que là où on est, c'est vraiment trop dur, et ils me demandent des tuyaux pour changer d'école. Il y a cinq ans, je leur aurais dit : mais pas du tout, il faut rester, on fait du bon travail, il a toutes ses chances en restant là, votre petit. Maintenant j'en peux plus, et je leur dis : vous avez raison, partez vite ». Quel constat plus amer pourrait-elle tirer sur elle-même que celui de son

incapacité à assurer l'égalité des chances entre enfants ?

Ses collègues la jugent «sévère» avec les enfants alors que ce n'est pourtant pas à ses yeux ce qui la définit principalement. Mais les conditions d'enseignement se sont terriblement dégradées, et pour obtenir et imposer le respect, elle ne voit que la manière forte : «Les enfants, les premières choses qu'ils apprennent en français ce sont les gros mots. Quand je leur interdis d'en dire, ils les font avec les doigts [...] Quand ma fille de quinze ans revient de l'école, elle se fait traiter de tous les noms par les garçons de cinq ans : salope, pute, ils lui disent; ils ne savent même pas l'écrire, mais c'est pas grave». Elle a de plus en plus de mal à fournir un plein engagement personnel. Elle est fatiguée, et elle est bien tenue de constater : «si on commence à les mater, on est tout de suite submergé. Je suis pas élitiste, je regarde même les dessins animés pour me tenir au courant. Mais eux, à six ans, ils regardent déjà des films de karaté. On n'a vraiment rien en commun, y a trop d'écart, j'y connais rien». Elle est donc sévère, et de là à en faire une harpie trop autoritaire, il n'y a qu'un pas, souvent franchi par certains collègues.

Enfin, avec le temps, le passage épisodique de l'inspecteur dans l'école l'amuse presque. Adeptes de didactiques alambiquées, il expose à merveille les grandes consignes ministérielles montrant comment, avec toujours moins de moyens, il est possible d'obtenir toujours plus de résultats. Quand elle lui fait remarquer qu'il gagnerait à prendre plus en compte le type d'enfants que les institutrices ont en face d'elles, c'est elle qu'il accuse de manquer de réalisme et qu'il dévalorise.

Inspecteurs, collègues, parents d'élèves méconnaissent son travail, eux seuls pourtant pourraient lui délivrer le *satisfecit* dont elle a tant besoin. Mais l'incompréhension reste irréductible. Finalement, son mari est l'unique à prendre conscience de la hauteur de son investissement pour sa classe. Lui sait à quel point enseigner lui tient à cœur et tout le temps qu'elle passe sur ses préparations. Mais voilà, d'après lui, elle se donne beaucoup de mal pour «pas grand-chose». Il reconnaît ses efforts, mais ni ne la valorise ni ne la soutient; il lui reproche même d'avoir fait les mauvais choix en termes de carrière et lui renvoie comme un échec son absence d'ascension dans la hiérarchie statutaire. Il retient surtout à sa charge qu'au bout de vingt ans de métier elle est toujours «une petite instit de base» : quel gaspillage d'énergie, pense-t-il. Elle a beau lui montrer sa propre conception de la réussite, lui reste muré dans ses sarcasmes. Il la trouve trop autoritaire, jugement d'autant plus aisé que sa propre autorité de professeur principal de terminale n'est jamais remise en cause. Il peut, sans lever la voix, faire jouer la norme de commandement, alors qu'elle s'épuise à la rétablir dans sa classe. Elle lui reproche en définitive son mépris de ses difficultés quotidiennes et, arrivée à ce stade, préfère ne même plus en discuter avec lui. Qu'un mari puisse se contenter de ramener les mérites professionnels de sa femme à des questions strictement statutaires est non seulement insuffisant, mais illégitime aux yeux d'Agnès. Elle souffre autant d'être désignée par son statut par son mari que de ne pas voir son statut reconnu par les parents d'élèves.

Pour faire face au constat douloureux de ses difficultés profession-

nelles accrues, elle procède par attribution causale externe. Ce sont les enseignants qu'il faut réveiller, c'est même toute la société qui a besoin d'un électrochoc. Elle ne supporte pas chez ses collègues de travail l'écart entre les «belles paroles» et l'absence d'actes pour aider les plus faibles (en particulier quand il s'agit de répondre à la demande de sécurité et de respect des enfants). Ce réquisitoire vaut aussi pour son mari, décrit comme généreux en paroles mais inerte dans les faits. C'est, en partie, parce que son sentiment d'efficacité personnelle est sans cesse malmené qu'elle va voter Le Pen, mais c'est aussi parce qu'une autre dimension d'elle-même (sa dignité), qu'elle pensait hors d'atteinte, va être attaquée. Dans le quartier, les conditions de vie sont devenues telles qu'elle subit des manques de respect fréquents. S'ils sont indéfiniment répétés, les manques de respect les plus minimes deviennent, pour ceux qui les subissent, encore pires que des mauvais traitements prémédités, un véritable déni d'eux-mêmes. D'où un sentiment aigu d'atteinte à la dignité pour des excès en apparence sans gravité, mais qui sont le signe que l'on n'existe pas aux yeux des autres. Or, comme l'a montré Axel Honneth (2000), le respect de soi, assuré en principe par les droits, est le soubassement indispensable sur lequel vont se développer les autres formes de reconnaissance personnelle. Mais comment entretenir le lien quand la politesse se résume à se faire bousculer, à se faire cracher à ses pieds, ou à faire l'objet de grossièreté ? Plus rien ne garantit son droit à la tranquillité dans la rue. Jamais encore elle n'avait éprouvé une telle crainte. Elle n'a pas à supporter ça, pourquoi aurait-elle à supporter l'acceptable ? Le pire, c'est qu'il ne s'agit en

rien d'un harcèlement personnel. Ce qui lui arrive n'a rien d'exceptionnel. Si, dans notre société, le droit au respect de soi n'est pas assuré, alors il faut changer de société ou du moins agiter la menace du père fouettard du Front national : « Moi, j'ai presque connu le Marseille de Pagnol, le marché aux poissons, le marché de la rue longue, la criée. Quand on voit ce que c'est devenu maintenant... Les gens ne savent plus rire ni plaisanter entre eux. Si tu dis bonjour à quelqu'un dans la rue, tu passes pour une folle ».

Le vote Le Pen est, pour elle, à l'exact opposé des stéréotypes qu'on lui voue souvent (exclusion et rejet), il vise à défendre des formes d'échange entre des individus qui ont des droits mais aussi des devoirs. Pour elle, voter Le Pen renvoie paradoxalement à un idéal de lien social. L'entretien de ce lien social est ce qui devrait faire la France, avant même une histoire partagée ou un patrimoine culturel. Elle définit le lien simplement comme l'attention que les personnes devraient mutuellement se porter. Elle-même souffre donc d'abord d'un manque d'attention, et de négligences à son égard. Elle ne tolère plus l'indifférence des

passants anonymes face au manque de civilité dans la rue. La liberté de l'individu n'autorise pas celui-ci à tout faire mais suppose qu'il se plie à un certain nombre de règles visant à assurer au minimum le respect de chacun. La colère d'Agnès et son sentiment d'injustice gagnent en intensité quand elle dénonce l'hypocrisie et la mauvaise foi de ceux qui revendiquent des incivilités au nom de leur liberté personnelle : « Ne pas cracher dans le bus, ce n'est pas une question de liberté, ou sinon on a la liberté de tout faire. C'est pas du racisme, je suis désolée, mais il y a des comportements qu'on ne doit pas tolérer. L'autre jour, je monte dans le bus, il y a un type derrière moi qui crache dans le couloir. Je lui fais remarquer : "Ah ! c'est du propre ça tiens !" Immédiatement, il rentre en transes, lève les yeux au ciel et m'insulte. Bon, tu vois, le type c'était un noir, mais ça aurait été un blanc, c'était pareil. Il a sans doute son idée de la France. La France égale pays où on peut cracher partout et où on peut insulter son voisin. C'est pas ma conception. Si tout le monde faisait pareil, on va où ? ».

Goutte à goutte, ces humiliations, reconnaît-elle, l'ont aigrie. Le 21 avril 2002, la coupe déborde ! Elle sait que le médicament ne guérira pas toutes ses blessures, pas plus qu'il ne permettra magiquement que son mari et ses collègues la voient différemment du jour au lendemain. Elle n'entretient pas l'espoir naïf de devenir maîtresse du jeu, mais espère au moins voir restaurée sa dignité.

D'un côté, le fait qu'elle ait voté Le Pen aux présidentielles l'étonne elle-même; de l'autre, elle dira que c'était inévitable, qu'elle n'avait plus d'autre choix. Elle ne souhaitait pas le succès final de Le Pen. La seule

chose qu'elle espérait, entre les deux tours de l'élection, c'est qu'il ne soit pas élu, et d'ailleurs elle n'a pas voté pour lui au second tour. Malgré ses craintes, elle ne regrettait pas son vote du premier tour. Maintenant, ses collègues de travail « capitulards » étaient dos au mur. Elle espérait qu'ils ressentiraient, tout comme elle, la piqure de la peur, sérum fortifiant leurs convictions républicaines. Elle regrettait d'autant moins son choix du premier tour qu'il avait aussi été une manière de prévenir son mari que leur couple allait mal et de le pousser à réagir.

Josiane : une manière de dire non pour s'affirmer

Josiane, mariée, deux enfants, travaille dans le prêt-à-porter. Elle aussi s'est heurtée de plein fouet à la dégradation de son quartier et au manque de respect des jeunes. En famille, elle a été longtemps dépendante des décisions de son mari. À la naissance de son petit-fils, elle fait un point douloureux sur sa vie et décide de se reprendre en main. Josiane a longtemps cherché à ne pas s'opposer à son mari, elle se contraignait à tenir le rôle qu'il écrivait pour elle. Plus encore qu'Agnès, elle faisait attention à ses faits et gestes. Mais, en parallèle des contraintes domestiques qu'elle s'imposait, elle avait le travail comme temps de liberté. Très jeune, elle a connu la réussite dans le commerce, ce qui a permis à sa famille de vivre dans le confort, sans que cela la rende plus autonome pour autant. La curieuse énigme qui fait qu'à aucun moment elle ne se soit sentie plus libre malgré sa réussite professionnelle peut sans doute s'expliquer au regard des sacrifices familiaux qu'exigeait son investissement professionnel. Comme elle le dit elle-même, n'étant jamais là, elle n'allait

pas «faire la révolution à la maison». Le quiproquo familial tient dans le fait que son mari croit encore aujourd'hui qu'elle souhaitait être très épaulée, alors qu'elle se présente comme infantilisée et sans cesse obligée de se justifier dans ses moindres faits et gestes. Comme Agnès, elle trouve que son mari se pose en donneur de leçons : «Il me dit : mais toi tu en as rien à foutre de la politique. C'est pas ça, c'est que j'en ai marre de ses leçons. Il me mâche le travail, pour tout, alors c'est vrai, ça m'intéresse plus du tout. J'ai même pas envie de lire le journal s'il me fait les commentaires avant. Lui, je suis sûre qu'il me donne dix ans d'âge mental. Il aimerait que je passe ma vie à l'écouter me dire comment marche le monde. Vraiment, il m'étouffe. Il y a eu des moments, j'ai cru devenir folle. Moi, quand je fais des mots croisés, ça veut dire "pas disponible, gardez vos distances". Eh bien, même là il vient mettre son grain de sel. Il me raconte ce qu'il fait, alors moi j'écoute à moitié ; de temps en temps, je dis oui, oh oui, oui-oui, puis c'est tout».

Elle reproche à son mari de ne pas respecter son intimité, et finalement de ne pas la respecter tout court. N'écouter que d'une oreille est alors une manière de se protéger, d'être là sans y être, pour ne pas se laisser envahir par son mari. Dès qu'il quitte la maison pour aller quelques jours rendre visite à ses nièces, elle revit. Mais cela active pourtant chez elle une autre sorte d'inquiétude : son complexe d'infériorité culturelle ; elle craint de ne pas être à la hauteur du reste de la famille à ce sujet. Malgré tout son argent, Josiane se sent dominée du point de vue des savoirs. Ses neveux sont profs, ingénieurs, ses nièces chercheuses ou enseignantes. Le membre le plus

écouté de la famille au sujet des questions politiques est son beau-frère, enseignant socialiste avec qui elle ne s'entend pas. Avec son bac, elle ne fait guère le poids («mes nièces et mon beau-frère savent un tas de choses et par rapport à ça je me sens assez inculte»). Son mari ne l'aide pas à améliorer l'estime qu'elle peut avoir d'elle-même sur ce point sensible. Quand elle se dispute avec lui, le moindre désaccord portant sur des connaissances encyclopédiques est pour lui, dit-elle, l'occasion de la rabaisser («il va chercher un de ses livres et il me le met sous le nez en triomphant. Il me rabaisse toujours»). Elle ne supporte plus ça, et elle fait une croix sur leur manière de vivre leur couple jusque-là. Elle va s'accorder des droits, au premier rang desquels celui de déplaire à son mari.

Le vote FN s'inscrit dans ce vaste processus de reprise en main d'elle-même. Le jour de gloire de Josiane, son heure héroïque, arrive lors d'un repas de famille. Face à l'ensemble de la famille coalisée sous l'influence d'André, son beau-frère syndicaliste, elle ose affirmer son attirance pour le FN. Superbement détachée face aux sarcasmes de son beau-frère, pour qui le vote Le Pen relève «des urgences psychiatriques», elle a juste glissé que le plus urgent en la matière était d'interner «les gens qui prennent des jours de vacances pour aller en pèlerinage sur la roche de Solutré» (pour faire comme le faisait le président socialiste François Mitterrand). Son sens de la répartie lui avait valu le ralliement d'une partie de la famille, qui n'a pu s'empêcher de rigoler à l'idée que le beau-frère aille tous les ans faire cette randonnée rituelle. Pour la première fois, elle avait réussi à répondre avec une force de conviction dont elle ne se croyait pas capable.

Moins pour des raisons d'ordre politique, que tout simplement parce que cela lui avait fait du bien de s'affirmer. Elle avait osé. Cette tendance à la levée des interdits est un mécanisme qu'elle va généraliser, autant du point de vue politique que du point de vue alimentaire ou vestimentaire. L'année précédant l'élection, elle avait fait un régime draconien pour plaire à son mari, elle en garde un mauvais souvenir. Elle avait minci et rajeuni à tel point que les hommes la regardaient à nouveau dans la rue. Son mari faisait pareil au domicile. Ce n'était pourtant pas n'importe qui, mais son plus proche, elle avait fait beaucoup d'efforts pour lui, et il agissait comme le premier venu. Qu'il porte sur son apparence les mêmes regards que des inconnus lui a infligé une pénible révélation : pour lui, ce qui comptait surtout, c'était sa nouvelle silhouette. Il nageait dans le bonheur parce qu'elle avait perdu dix kilos. Mais là encore, elle décide que ces temps sont révolus et remise sa balance au placard.

Elle s'habille comme elle n'osait pas («je me fringue vraiment avec des trucs pas de mon âge, mais maintenant je m'en fous»), elle ne fait plus aucun effort pour se retenir quand elle a envie d'un gâteau. Son inclinaison actuelle au relâchement ne peut se comprendre si on n'envisage pas sa nausée des contraintes extérieures. Elle a l'impression de s'être contenue toute sa vie. Seule non croyante dans une famille protestante, elle en supporte très difficilement l'ascétisme ambiant. Au travail, elle a passé sa vie à faire des sourires et à s'extasier durant les essais vestimentaires de ses clients. Commerce oblige, les clients avaient toujours raison. Elle arrive à une étape de sa vie où elle refuse les compromis. Elle entretient vis-à-vis

de sa vie professionnelle des rapports ambigus. Elle est à la fois très fière de sa réussite et consciente du prix qu'elle lui a coûté, en particulier en matière de manque de disponibilité vis-à-vis de ses enfants. Ses sentiments alternent. Par moments, elle pense n'avoir pas assez donné à ses enfants pour recevoir en retour aujourd'hui; à d'autres, elle leur en veut d'être si détachés d'elle. Par moments, elle juge avoir bien fait d'accorder le primat à sa vie professionnelle; à d'autres, elle estime avoir tout raté et gâché le plus important: sa vie familiale. Mais de toutes les façons, voter FN correspond à un moment de la vie de Josiane où elle décide de cesser de se sentir coupable, c'est-à-dire d'arrêter de laisser les autres décider pour elle. La culpabilité, en effet, est un sentiment éminemment social puisqu'elle manifeste « la présence des autres en soi » (Murard, 2003). Ainsi, une conviction peut se traduire en actes sous l'effet de la frustration, ou rester sans conséquence sous l'effet de la retenue opérée par la culpabilité. Josiane prend conscience que les reproches intérieurs qu'elle s'est longtemps adressés ne sont que l'écho des voix du reste de sa famille, dont elle ne veut plus être tributaire. Pour la première fois, sa

mauvaise conscience, c'est de ne pas s'être écoutée plus tôt. Voter Le Pen revient à s'affirmer capable d'assumer le choc de cette découverte. Elle ne veut plus passer son temps à subir l'influence des autres.

Conclusion

Il existe des correspondances entre l'histoire d'Agnès et celle de Josiane. Agnès et Josiane partagent le sentiment d'échec de leur vie de famille. Personne n'a l'air de se rendre compte de ce qu'elles sont, de ce qu'elles attendent, de ce à quoi elles aspirent. Est-il donc si malaisé de se faire reconnaître de ses proches? Qu'il est agaçant de ne pas être devinée! Quelle expérience affreuse que celle de l'attente de cette reconnaissance qui ne vient pas. Le résultat est clair: érosion de l'estime de soi, puis désespoir et sentiment d'insuffisance de soi qui s'aggrave d'année en année, avec une difficulté croissante à se respecter. Le sentiment de déni de reconnaissance s'est accompagné chez elles d'un sentiment de déni de justice qui leur permet de créer des ponts entre leur propre destin et celui de la France. Elles sont éprises de la France comme de leur famille; pourquoi alors ces deux aimées se refusent-elles? Pourquoi ne sont-elles pas aimées en retour ou du moins appréciées à leur juste valeur? Ainsi, des sentiments d'injustice, d'abandon ou de trahison font la navette entre le domaine privé et le domaine politique. Le Front national est le consolateur qui leur souffle que la faute en revient au « politiquement correct » de la bande des quatre qui interdit à leurs proches de voir la réalité en face, c'est-à-dire de reconnaître que les étrangers sont responsables de la dégradation du lien social. Plutôt que d'aligner leur

choix sur les normes de ce « politiquement correct », elles préfèrent s'engager dans un processus de validation de leur identité au coup par coup. Elles n'adoptent pas fondamentalement de nouvelles valeurs mais s'autorisent simplement à transférer au monde leur expérience familiale.

Alors, avant qu'il n'y ait vraiment plus d'espérance, Agnès et Josiane ont tiré leur dernière cartouche en votant Le Pen. Comment signifier mieux qu'elles ne sont pas comme on les imagine? Aux grands maux les grands remèdes. Là, au moins, leurs maris ont été bien obligés de reconnaître que quelque chose leur avait échappé. Quitte à emprunter des opinions qui n'étaient pas totalement les leurs, quitte à s'affubler d'un masque d'extrême droite, elles ont voté, sans retenue, pour heurter ceux qui les connaissaient si mal. C'était un pari risqué, car chaque membre des deux familles frappé par cet attentat aux bonnes mœurs politiques risquait de les méconnaître encore un peu plus profondément, en les rejetant comme « terroristes » ou comme « fascistes » (c'est-à-dire en leur faisant subir une privation supplémentaire: un déni de citoyenneté). Par delà les réactions de colère, d'horreur, de mépris et de pitié, leurs proches ont bien été tenus d'apprendre à les comprendre.

Le vote est bien une forme d'expression de soi. La priorité de ces électrices semble avoir été la construction de soi plus que les choix strictement politiques. Ces néo-votantes ont cherché à façonner leur identité tout en s'exprimant sur un modèle de société. Ainsi, aller dans l'isoloir est loin d'être un simple moment de réflexion sur la nation, et engage toujours une réflexion sur

soi. On peut même assister à une redéfinition identitaire des questions politiques. Le vote FN est lié, pour Agnès et Josiane, à la conquête d'une part d'elles-mêmes contre les habitudes et les assignations familiales. Dans leurs deux histoires familiales, le mari tient le mauvais rôle, celui du donneur de leçons, de l'étouffeur de personnalité. Allant de déception en déception, l'une comme l'autre est sortie de la culpabilité. Pour Agnès, voter FN est une manière de prendre de la distance tout en restant, pour Josiane c'est un défi lancé à l'ensemble de sa famille. Dans les deux cas, le vote correspond bien à une reprise en main. Il y a donc lieu de se défier d'un misérabilisme réducteur arguant que seuls les plus démunis d'un point de vue économique voteraient FN (cette «excuse» est le pendant du discours populiste de Le Pen). D'après notre enquête, le vote FN est le plus souvent le produit de l'interrelation de plusieurs formes de misères : misère personnelle, misère sociale, misère politique. Il y est autant question de désespoir intime (et de recherche de raisons de croire en soi quand même) que de désespérance sociale. Ces femmes se sentent avant tout bafouées, non reconnues. Leur vote traduit tout à la fois détresse et aspirations. Les appels fréquents à plus de bonheur, à une vie plus intense, plus valorisée sont l'envers d'une misère particulière faite d'humiliation et de frustration. L'espoir qu'entretient le vote n'est pas uniquement celui du redressement de la France mais aussi celui d'un changement personnel dans la manière d'agir et d'être perçu. Comment ne pas considérer ces incartades au politiquement correct comme faisant partie du domaine de la plainte, c'est-à-dire comme révélant elles aussi une

forme de misère ? Misère certes difficilement audible. Mais comment continuer à réduire leurs récits douloureux, faits d'appels à la réparation du vivre ensemble, aux formes de populisme «de l'exclusion» prêchées par le leader du Front national ?

Pascal Duret
Curaps, Université de la Réunion

Bibliographie

- BIZEUL, Daniel. 2003. *Avec ceux du Front National*. Paris, La Découverte.
- BOY, Dany, et Nona MAYER. 1997. *L'électeur a ses raisons*. Paris, Presses de Sciences Po.
- DUPLAN, Christian. 2003. *Mon village à l'heure Le Pen*. Paris, Seuil.
- DURET, P. 2004. *Les larmes de Marianne*. Paris, Colin.
- HONNETH, A. 2000. *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, Cerf.
- MAYER, Nona. 2002. *Ces Français qui votent Le Pen*. Paris, Flammarion.
- MURARD, Numa. 2003. *La Morale de la question sociale, ou la culpabilité des victimes*. La Dispute.
- SINGLY, François de. 2000. *Libres ensemble*. Paris, Nathan.
- SINGLY, François de. 2002. «La sociologie, forme particulière de conscience», dans B. LAHIRE, éd. *À quoi sert la sociologie ?* Paris, La Découverte.
- WIEVIORKA, Michel. 2001. *La différence culturelle*. Paris, Balland.